

V

Quand et pourquoi Hitler est-il devenu l'antisémite obsessionnel que l'on connaît par ses écrits, depuis ses premiers libelles politiques de 1919 jusqu'à son testament du bunker de Berlin, en 1945 ? Comme sa haine paranoïde devait inspirer une politique qui a abouti à l'extermination de millions de Juifs, c'est bien évidemment une question importante. Toutefois, la réponse est moins claire qu'on ne le voudrait. En vérité, nous ne savons pas exactement pourquoi, ni même comment, Hitler est devenu un maniaque de l'antisémitisme.

Hitler nous donne sa propre version dans quelques passages bien connus et frappants de *Mein Kampf*. À le suivre, il n'était pas antisémite à Linz. À Vienne, la presse antisémite l'avait d'abord rebuté. Mais le ton obséquieux sur lequel la grande presse parlait de la cour des Habsbourg pour calomnier le Kaiser le rallia progressivement à la ligne « plus séduisante » de la presse antisémite comme le *Deutsches Volksblatt*, qui faisait montre de « plus de tenue ». Son admiration croissante pour Karl Lueger, le « plus éminent bourgmestre de tous les temps », contribua à modifier son attitude envers les Juifs : ce fut là, dit-il, sa « plus grande transformation » : en l'espace de deux ans (ou d'une seule année, suivant un autre récit), la transformation était achevée [281]. Hitler ne rapporte cependant qu'un seul épisode qui aurait ouvert ses yeux sur la « question juive » :

Un jour où je traversais la vieille ville, je rencontrai tout à coup un personnage en long caftan avec des boucles de cheveux noirs. Est-ce là aussi un Juif ? Telle fut ma première pensée.

À Linz, ils n'avaient pas cet aspect-là. J'examinai l'homme à la dérobée et prudemment, mais plus j'observais ce visage étranger et scrutais chacun de ses traits, plus la première question que je m'étais posée prenait dans mon cerveau une autre forme :

Est-ce là aussi un Allemand [282] ?

À la suite de cette rencontre, poursuit Hitler, il se mit à acheter des brochures antisémites. Désormais, il voyait qu'il « ne pouvait pas être question d'Allemands appartenant à une confession particulière, mais bien d'un peuple à part ». Vienne lui apparaissait sous un jour différent : « Partout où j'allais, je voyais des Juifs, et plus j'en voyais, plus mes yeux apprenaient à les distinguer nettement des autres hommes [283]. »

Sa révolusion, pour s'en tenir à son récit, s'accrut alors à vue d'œil. Le langage même dont Hitler se sert dans ces pages de *Mein Kampf* trahit une peur morbide de l'impureté, de la saleté et de la maladie – toutes associées aux Juifs [284]. Sa nouvelle haine eut tôt fait de prendre la forme d'une théorie de la conspiration. Il se mit alors à impliquer les Juifs dans tous les maux qu'il percevait : la presse libérale, la vie culturelle, la prostitution et – ce qui est de loin le plus significatif – à voir en eux la force dirigeante de la social-démocratie. C'est alors que les « écailles commencèrent à [lui] tomber des yeux [285] ». Tout ce qui avait un rapport avec la social-démocratie lui paraissait juif : les chefs du parti, les députés du Reichsrat, les secrétaires syndicaux et la presse marxiste qu'il dévorait avec abomination [286]. Mais cette « reconnaissance », écrivit-il, lui procura aussi une grande satisfaction. Sa haine de la social-démocratie, l'anti-nationalisme de ce parti, tout se mit à sa juste place : sa direction était « presque exclusivement entre les mains d'un peuple étranger [287] ». Il avait rattaché marxisme et « juiverie » à l'aide de ce qu'il appelait la « doctrine juive du marxisme [288]. »

Le récit est éloquent. Mais il n'est pas corroboré par les autres sources qui nous éclairent sur le séjour de Hitler à Vienne. À certains égards, il les contredit même directement. Malgré tous les problèmes que posent les sections autobiographiques de *Mein Kampf*, on admet généralement que Hitler s'est effectivement converti à un antisémitisme racial et maniaque alors qu'il habitait Vienne. Or, le témoignage de Hitler mis à part, les autres sources disponibles ne confirment guère ce point de vue. L'interprétation repose en définitive sur des probabilités.

Kubizek prétendit que Hitler était déjà antisémite avant de quitter Linz. Alors que celui-ci affirmait que son père avait des « opinions

cosmopolites » et aurait tenu l'antisémitisme pour un symptôme d'« arriération culturelle », Kubizek affirma que les camarades de beuverie d'Aloïs à Leonding étaient des partisans de Schönerer et que lui-même était donc certainement antisémite. Il attira également l'attention sur les antisémites déclarés que Hitler avait rencontrés parmi les enseignants de la *Realschule*. Il prétendit aussi se souvenir de cette observation de Hitler, un jour qu'ils passaient devant la petite synagogue : « Cela n'appartient pas à Linz. » Pour Kubizek, Vienne n'avait fait que radicaliser l'antisémitisme de Hitler. Elle ne l'avait pas créé. À son avis, Hitler était « déjà farouchement antisémite » en arrivant à Vienne [289]. On doit encore à Kubizek une ou deux anecdotes témoignant de l'aversion déclarée de Hitler pour les Juifs à l'époque où ils vivaient ensemble à Vienne [290]. Dans l'histoire du caftan rapportée dans *Mein Kampf* il assura reconnaître la rencontre avec un Juif galicien. Mais cet épisode comme la prétendue visite à la synagogue où Hitler aurait entraîné Kubizek pour y assister à un mariage ont l'air fabriqués de toutes pièces [291]. Clairement fausse est aussi l'affirmation de Kubizek suivant laquelle Hitler aurait rejoint l'Antisemitenbund (Ligue antisémite) en 1908, dans les mois que les amis passèrent ensemble à Vienne. Il n'y eut aucune organisation de ce genre en Autriche-Hongrie avant 1918 [292].

Dans l'ensemble, Kubizek est peu convaincant dans les passages consacrés aux premières manifestations d'antisémitisme chez Hitler. Ceux-ci comptent parmi les sections les moins crédibles de son récit : tantôt il puise dans *Mein Kampf*, tantôt il invente des épisodes qui ne figuraient pas dans le premier jet de ses souvenirs et qui, par endroits, sont manifestement faux. Dans ses Mémoires d'après la guerre, Kubizek était soucieux de se désolidariser des opinions extrêmes de son ami sur la « question juive [293] ». Souligner que Hitler haïssait les Juifs dès l'époque de Linz l'arrangeait. Quand il suggère que le père de Hitler (qu'il n'avait pas connu) était farouchement antisémite, probablement se trompe-t-il. Le pangermanisme modéré que professait Aloïs Hitler, on l'a vu, se distinguait de celui du mouvement de Schönerer par son allégeance fidèle à l'empereur d'Autriche et s'accordait avec la ligne adoptée par le parti dominant en Haute-Autriche, le Deutsche Volkspartei

(parti populaire allemand), qui admettait des Juifs parmi ses adhérents [294]. Le mouvement de Schönerer, farouchement antisémite et tenant d'un nationalisme allemand radical, avait certes de nombreux adeptes à Linz et dans ses environs ; et sans doute comptait-il au moins certains enseignants de Hitler parmi ses partisans. Mais il semble que l'antisémitisme ait été relativement insignifiant dans son école en comparaison de l'hostilité aux Tchèques [295]. Les souvenirs ultérieurs de Hitler étaient probablement exacts à cet égard : ainsi, lorsqu'il confia à Albert Speer qu'il avait pris conscience du « problème des nationalités » – par quoi il entendait l'hostilité farouche aux Tchèques – à l'école, mais que le « danger de la juiverie » ne lui avait sauté aux yeux qu'à Vienne [296].

Si, dès Linz, le jeune Hitler avait fait siennes les idées de Schönerer, l'antisémitisme racial appuyé qui en était partie intégrante n'aurait guère pu lui échapper [297]. Mais pour les partisans de Schönerer à Linz, au temps de Hitler, l'antisémitisme était apparemment un thème secondaire dans la cacophonie de la clameur antitchèque et de la germanomanie claironnée. Il n'empêcha assurément pas Hitler d'exprimer sa chaleureuse gratitude dans des cartes postales ni d'offrir l'une de ses aquarelles au Dr Bloch, le médecin juif qui avait soigné sa mère lors de sa dernière maladie [298]. La haine profonde et viscérale de son antisémitisme ultérieur était d'un tout autre ordre. Elle n'était certainement pas présente à Linz.

Rien ne prouve que Hitler ait été clairement antisémite à l'époque où il faussa compagnie à Kubizek dans le courant de l'été 1908. Lui-même prétendit qu'il était devenu antisémite dans les deux années qui suivirent son arrivée à Vienne [299]. Pourrait-on alors dater sa transformation de l'année qu'il passa pour l'essentiel à la Felberstraße, entre le moment où il quitta Kubizek et celui où il devint un vagabond ? Le témoignage de Lanz von Liebenfels cadrerait avec cette chronologie [300]. Mais nous avons vu qu'il était pour le moins douteux. La déchéance de Hitler, sa misère noire de l'automne 1909, pourrait sembler propice à la recherche d'un bouc émissaire, qu'il aurait trouvé dans le Juif. Mais il eut moins l'occasion

de « lire » sur la question, comme il le dit dans *Mein Kampf*, qu'à aucune autre période de son séjour à Vienne [301].

Et ce n'est pas tout. Reinhold Hanisch, son plus proche compagnon des mois suivants, était catégorique : « À cette époque, Hitler n'était aucunement antisémite. Il l'est devenu plus tard [302]. » Pour étayer son propos, Hanisch devait insister sur les amis et contacts juifs de Hitler au Foyer pour hommes. De temps à autre, un dénommé Robinsohn, serrurier borgne, lui donnait quelque menue monnaie pour le dépanner financièrement (l'homme s'appelait en réalité Simon Robinson et l'on retrouve sa trace au Foyer dans les années 1912-1913 [303]). Josef Neumann, suivant le mot de Hanisch, devint pour Hitler un « véritable ami ». Il aurait « beaucoup aimé Hitler », qui, lui-même, l'aurait « naturellement tenu en haute estime ». Un vendeur de cartes postales, Siegfried Löffner (que Hanisch appelle à tort Loeffler), faisait aussi partie de « son cercle de connaissances » et prit le parti de Hitler dans le conflit acrimonieux qui l'opposa à Hanisch en 1910 [304]. Enfin, Hitler préférait vendre ses œuvres à des marchands juifs et l'un d'eux, Jacob Altenberg, devait garder un bon souvenir de leurs affaires communes [305]. Le témoignage de Hanisch trouve une confirmation dans une observation ultérieure du résident anonyme du Foyer, au printemps 1932 : « Hitler s'entendait exceptionnellement bien avec les Juifs et déclara un jour que c'étaient des gens intelligents qui se serraient mieux les coudes que les Allemands [306]. »

Les trois années que Hitler passa au Foyer pour hommes lui donnèrent assurément toute occasion de se plonger dans les journaux, les brochures et les feuilles de chou antisémites. Cependant, hormis le fait que la chronologie ne cadre plus avec ce que dit Hitler de sa « conversion » dans les deux ans qui suivirent son arrivée à Vienne, Karl Honisch se fait un devoir de souligner ses idées arrêtées sur les « jésuites » et les « rouges », exprimées avec véhémence au cours de ses nombreuses interventions dans les débats du salon d'écriture. En revanche, il ne dit mot d'une quelconque haine des Juifs. Or Hitler a certainement participé à des discussions sur les Juifs au Foyer. Et son point de vue, toujours selon Hanisch, n'était aucunement négatif. D'après lui, Hitler admirait les Juifs pour leur résistance aux persécutions, louait la

poésie de Heine et la musique de Mendelssohn ou d'Offenbach, affirmait que les Juifs étaient la première nation civilisée en ce qu'ils avaient abandonné le polythéisme pour croire en un Dieu unique, imputait davantage l'usure aux chrétiens qu'aux Juifs et rejetait comme autant de sottises les accusations traditionnelles de meurtre rituel portées contre eux [307]. De tous ceux qui connurent Hitler au Foyer, Josef Greiner est le seul qui en parle comme d'un antisémite fanatique à cette époque [308]. Mais son témoignage n'a aucune valeur.

On n'a donc aucune confirmation contemporaine digne de foi de l'antisémitisme paranoïde de Hitler à cette époque. Si l'on en croit Hanisch, Hitler n'était pas le moins du monde antisémite. En outre, ses camarades les plus proches de la Première Guerre mondiale ne devaient pas se souvenir de l'avoir entendu proférer des vues notablement antisémites [309]. La question se pose alors de savoir si Hitler n'a pas inventé cette « conversion » viennoise à l'antisémitisme dont il est question dans *Mein Kampf*, si, en réalité, sa haine pathologique des Juifs n'a pas germé seulement en 1918-1919, dans le sillage de la guerre perdue [310].

Quel besoin Hitler aurait-il eu d'inventer cette fable de sa « conversion » à un antisémitisme idéologique à Vienne ? Pourquoi aurait-il cru nécessaire de masquer cette « conversion » à la fin de la guerre en imaginant une transformation antérieure ? La réponse se trouve dans l'image que Hitler cherchait à se donner au début des années 1920, en particulier à la suite du putsch raté et de son procès. D'où l'autoportrait qu'il brossa de lui dans *Mein Kampf* : celui d'un zéro qui dès le début batailla contre l'adversité ; qui, rejeté par l'« establishment » académique, s'astreignit à des études laborieuses et qui, essentiellement à travers ses expériences cruelles, en arriva à des intuitions uniques sur la société et la politique qui lui permirent, autour de vingt ans, de formuler tout seul une « vision du monde » claire et définie. Cette « vision du monde » inchangée, assurait-il en 1924, lui permettait de prétendre diriger le mouvement national et de devenir le futur « grand chef » de l'Allemagne [311]. Peut-être Hitler avait-il alors fini par se convaincre que toutes les pièces du puzzle idéologique s'étaient mises en place au cours de ses années viennoises. En tout état de cause, au début

des années 1920, nul n'était en position de le contredire. L'aveu qu'il ne s'était rallié à l'antisémitisme idéologique qu'à la fin de la guerre, alité dans un hôpital de Pasewalk après avoir été aveuglé par l'ypérite et avoir appris la défaite de l'Allemagne puis la révolution, aurait certainement paru moins héroïque. Pire encore, cela aurait fleuri l'hystérie.

On a cependant peine à croire que, compte tenu de l'intensité de sa haine pour les Juifs entre 1919 et la fin de ses jours, Hitler seul soit demeuré épargné par l'atmosphère antisémite délétère de la Vienne qu'il connut : l'une des villes européennes où l'antisémitisme était le plus virulent. Une ville où, au tournant du siècle, des extrémistes réclamaient que l'on punît les relations sexuelles entre Juifs et non-juifs comme relevant de la sodomie et que l'on plaçât les Juifs sous surveillance autour de Pâques pour empêcher les meurtres rituels d'enfants [312]. Professant un antisémitisme racial, Schönerer avait notoirement contribué à attiser cette haine. Quant à Lueger, il sut exploiter cet antisémitisme généralisé et hargneux pour construire son parti chrétien-social et consolider son pouvoir à Vienne. Hitler avait une vive admiration pour les deux hommes. Une fois de plus, il eût été étrange qu'il les admirât tout en demeurant insensible à un aspect aussi essentiel de leur fonds de commerce que leur antisémitisme. Assurément, il apprit de Lueger tout le bénéfice qu'il y avait à tirer en répandant la haine contre les Juifs [313]. Le *Deutsches Volksblatt*, le quotidien explicitement antisémite que Hitler lisait et auquel il réserve ses éloges, se vendait à l'époque à cinquante-cinq mille exemplaires : décrivant les Juifs comme des agents de décomposition et de corruption, il devait souvent les associer à des scandales sexuels, à la perversion et à la prostitution [314]. Si on laisse de côté l'incident probablement inventé du Juif au caftan, ce que dit Hitler de son imprégnation progressive des préjugés antijuifs à travers les torchons antisémites et de l'effet qu'ils eurent sur lui à Vienne a des accents d'authenticité [315].

Probablement son abomination des Juifs n'était-elle pas liée à une seule rencontre en particulier. Compte tenu de ses relations avec ses parents, on pourrait soupçonner quelque lien avec un complexe d'Œdipe irrésolu, mais ce ne sont guère plus que des conjectures [316]. Le lien qu'il établit entre les Juifs et la prostitution a

nourri les spéculations : la clé serait à chercher du côté des fantasmes sexuels, des obsessions et des perversions [317]. Là encore, on n'a aucune preuve fiable. Les connotations sexuelles ne vont pas au-delà de celles que Hitler aurait pu glaner dans les pages du *Deutsches Volksblatt*. Une autre explication serait plus simple. À l'époque où Hitler s'imprégna de l'antisémitisme viennois, le deuil, l'échec, le rejet, l'isolement et la misère croissante étaient des expériences toutes fraîches. Entre son image de grand artiste ou d'architecte frustré et la réalité de sa vie de marginal, il y avait un gouffre qui nécessitait une explication. On pourrait penser que les torchons antisémites de Vienne l'aidèrent à trouver cette explication [318].

Mais si l'antisémitisme de Hitler s'est bel et bien formé à Vienne, pourquoi son entourage n'en a-t-il rien remarqué ? La réponse pourrait être banale : dans ce foyer d'antisémitisme enragé, le sentiment antijuif était si répandu qu'il pouvait passer pratiquement inaperçu. L'argument du silence n'est donc pas concluant. Reste cependant à faire un sort au témoignage de Hanisch et de l'Anonyme sur l'amitié de Hitler avec des Juifs. La contradiction paraît flagrante avec le récit haut en couleur qu'il fait de sa conversion à l'antisémitisme à Vienne. Une remarque de Hanisch suggère cependant que Hitler avait déjà acquis des idées racistes sur les Juifs. Un jour qu'un membre de leur groupe demandait pourquoi les Juifs demeuraient des étrangers dans la nation, « Hitler répondit que c'était parce qu'ils formaient une race différente ». Toujours selon Hanisch, il ajouta qu'ils avaient « une odeur différente ». De même, il aurait souvent observé que « les descendants des Juifs sont extrémistes et ont des inclinations terroristes ». Et un jour que Neumann et lui parlaient du sionisme, Hitler observa que l'argent des Juifs quittant l'Autriche serait confisqué, « car il n'était pas juif mais autrichien [319] ». Si l'on en croit Hanisch, les vues qu'exprimait Hitler reflétaient donc le racisme antisémite ambiant alors même qu'il fréquentait un certain nombre de Juifs au Foyer pour hommes. Se pourrait-il que cette proximité, le fait que le prétendu grand artiste dût s'en remettre à des Juifs pour écouler ses petites scènes de rue, au moment précis où il lisait et assimilait la bile antisémite que répandaient les torchons de Vienne,

n'aient fait que souligner et approfondir les inimitiés irréductibles qui prenaient forme dans son esprit [320] ? L'ego démesuré du génie méconnu réduit à *cela* n'aurait-il pas traduit son dégoût de lui-même en une haine raciale qui fermentait intérieurement lorsque l'antisémite déclaré qu'était Hanisch lui fit remarquer qu'« il devait avoir du sang juif, puisque une aussi grosse barbe pousse rarement sur le menton d'un chrétien » et qu'« il avait des grands pieds de nomade » [321] ? Que Hitler se fût réellement lié d'amitié avec des Juifs du Foyer, comme l'assure Hanisch, on peut en douter. Tout au long de sa vie, Hitler s'est fait étonnamment peu d'amis véritables. Et malgré les torrents verbaux qui sortaient de la bouche du politicien, il savait camoufler ses véritables sentiments jusqu'à ses compagnons les plus proches. Il était aussi habile à manipuler son entourage. Ses relations avec les Juifs du Foyer étaient, au moins en partie, intéressées. Robinsohn lui donna un peu d'argent. Neumann aussi remboursa de petites dettes pour lui [322]. Löffner lui servit d'intermédiaire avec les marchands [323]. Quels que fussent ses sentiments véritables, dans ses contacts avec les marchands et commerçants juifs, Hitler était simplement pragmatique : du moment qu'ils écoulaient ses peintures, il pouvait ravalier son aversion abstraite pour les Juifs [324].

Bien qu'on ait souvent prétendu, dans une large mesure sur la foi du témoignage de Hanisch et de l'absence d'allusion à des opinions antisémites dans les sources disponibles, que Hitler n'était pas encore un adepte de l'antisémitisme racial à Vienne, on voit s'esquisser, au bout du compte, une interprétation différente. Le plus probable est que Hitler, comme il le prétendit plus tard, commença en effet à prendre les Juifs en haine à Vienne. Mais probablement n'était-ce encore à peine plus qu'une rationalisation de sa situation personnelle plutôt qu'une « vision du monde » mûrement réfléchie. C'était une haine personnalisée : il imputait aux Juifs tous les malheurs qui l'assaillaient dans une ville qu'il associait à son indigence. Mais l'expression de cette haine intériorisée n'était pas faite pour frapper son entourage, où le vitriol antisémite était chose normale. Et, paradoxalement, aussi longtemps qu'il eut *besoin* des juifs pour gagner son pain, il tut ses opinions véritables. À l'occasion, même, comme le dit Hanisch, il finassa, faisant des remarques qui,

mal comprises, pouvaient passer pour des éloges de la culture juive. Si l'on suit ce raisonnement, ce n'est que plus tard qu'il rationalisa sa haine viscérale en une « vision du monde » pleinement élaborée autour du noyau antisémite cristallisé au début des années 1920. La formation de l'antisémitisme idéologique dut attendre une autre phase cruciale de son évolution, de la fin de la guerre à son éveil politique de Munich, en 1919.